

La "Trinité" de Roublev ou L'Etre-relationnel / René Habachi. —
Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 4
(1990), pp. 1-12.

I. Trinité — Art. II. Rublev, Andrei, 1360-1427?. III. Peintres —
Russie. IV. Peintres d'icônes — Russie.

PER L1044 / FP63323P

LA "TRINITE" DE ROUBLEV
OU
L'ETRE - RELATIONNEL

René HABACHI

Voici les trois Anges reçus sous le chêne de Mambré dans l'hospitalité d'Abraham. Abraham à qui il sera demandé dans sa vieillesse, miraculeusement féconde, d'offrir son fils comme s'il devait consentir à sacrifier le cœur de son cœur. Parole de Dieu-le-Père donnant son Fils de toute éternité. Et le Fils ressuscitera au matin du 3ème jour comme sera sauvé Isaac au terme de 3 jours d'angoisse. En ces trois visiteurs divins, Abraham a reconnu la visitation de Dieu.

A cause de leurs attitudes qui se répondent on a vite perçu en eux l'évocation de la Trinité. Roublev, en les peignant au XIVème siècle, devait être hanté par le mystère dont à travers eux il espérait toucher le bord.

Car te voilà , Toi le Père, au centre de l'icône, le corps tourné vers le Fils et le visage irrésistiblement tendu vers l'Esprit. Te voilà, Toi Fils, à l'écoute silencieuse du Père et de l'Esprit, la main désignant déjà la coupe que tu boiras jusqu'à la lie, et le regard recueilli sur l'offrande où se déchiffre l'agneau du sacrifice ¹. La ligne de ton épaule gauche recommence celle de



1 Ou, peut-être, l'image reflétée de la Sainte-Face, telle que nous l'apprend le livre de N. Greishny "L'icône de la Trinité", éd. du Lion de Juda, p. 86.

l'épaule du Père comme si de votre consentement parallèle procédait le 3ème Ange. Car te voilà, Toi l'Esprit, recevant et donnant, consultant d'un regard la réponse du Fils, et déjà, diaphane, prêt à un envol mystérieux.

Roublev est peintre. Il parle par formes mais aussi en couleurs, chargées par lui d'allusions. Or le personnage central est le plus intense. C'est le Père. Sa chape est de pourpre. Pourpre royale: celle du Principe, inascible et premier. Le bleu de sa tunique se retrouve sur celle du Fils, tant ils sont en consonance. Mais la chape du Fils est verte parce qu'il est la vie et porte le poids de l'espérance. Quant à l'Esprit, si le bleu de sa tunique rappelle celle du Fils, les teintes dont il est habillé procèdent des deux autres: le rouge, le bleu et le vert se reflètent en cette couleur orangée de la chape aux lueurs de flamme et de nacre.

Comme je comprends que ces Anges évoquent la présence trinitaire en celui qui accueille, avec Abraham, leur triple et unique visitation. "Il vit Trois; il adora Un", dit de lui St Augustin. Ce devait être aussi vrai pour Roublev. Toute œuvre d'art authentique, et à plus forte raison toute authentique icône, résulte d'une expérience mystique où l'artiste s'identifie non seulement à la beauté captée par sa vision mais, à travers celle-ci, à une valeur infinie, indéfinissable, au-delà de toute saisie. A travers les trois, Roublev déchiffre l'unité de l'essence divine. Quelle est la nature de cette essence, et que nous en disent-ils?

I - L'ESSENCE DIVINE

Une première réponse nous vient du dynamisme des lignes. Car il ne s'agit pas d'un statisme à contempler mais d'une giration à parcourir. Le Père est en équilibre de mouvement. Offert au Fils par tout son corps mais donné à l'Esprit par son visage. L'épaule gauche parallèle à celle du Fils, et l'épaule droite recommencée par celle de l'Esprit. C'est à partir de cette immobilité tendue que prend son essor l'élan que l'Esprit renvoie au Fils et que celui-ci infléchit vers la coupe comme vers un reposoir. Le mouvement circulaire déclenché par le Père trouve sa conclusion au cœur de la coupe dans l'agneau du sacrifice.

Mais ces trois articulations d'un même dynamisme cernent une même unité comme elles sont cernées par celle-ci. La ligne intérieure des deux corps du Fils et de l'Esprit qui, elle-même, sert de tabernacle à la coupe centrale où s'achèvent à la fois le sens et le mouvement. Trois coupes intérieures l'une à l'autre, nous disent l'unité qui ne jaillit des personnages que parce qu'elle les étirent. Une même essence dont le secret est un amour qui se donne.

C'est ainsi que le Père est tout donné à son Fils, ne gardant pour lui que le fondement de sa relation de paternité, et que le Fils est donné au Père, ne gardant pour lui que le fondement de sa relation de filiation, et le Père et le Fils sont donnés à l'Esprit qui ne garde pour lui que le fondement de la spiration dont il est le terme et qu'il renvoie aux deux dont il procède. Procède-t-il des deux conjointement ou bien du Père par le moyen du Fils? Cette question, qui a séparé les théologies occidentale et orien-

tale, apparaît bien secondaire si l'on songe que, du fait de l'unité trinitaire, tout acte de l'une des personnes est un acte de toute l'essence divine entièrement participée par chacune. Toute la Trinité abonde dans l'Esprit comme dans le Fils, comme dans le Père. Mystère de surabondance. De trois fontaines ouvertes de tout temps dans la même vasque, et qui se renvoient mutuellement leurs eaux, laquelle nourrit les autres? La même eau jaillit en chacun, chacune donne la totalité des eaux. Mais ce n'est qu'une image et toute image tombe devant la plénitude.

Les foyers de la même essence divine sont contemporains ou plutôt co-éternels : pas de préséance, de succession ou de hiérarchie. Chacun agit au nom des trois, puisque l'extase de chacun le donne totalement aux deux autres dont il accueille simultanément la double extase. Et cependant, chacun demeure un foyer singulier de don et d'accueil, marqué par le privilège de sa paternité ou de sa filiation ou de sa spiration, dans une commune re-spiration. C'est l'amour qui les relie et l'amour qui les distingue. Et pour aimer on ne peut être seul. On ne peut même pas être deux, parce que la relation, quand elle est totale, s'égale aux termes qu'elle relie. Le troisième terme atteste ainsi la totalité de l'amour. Dès qu'ils ont aimé ils furent trois. Or ils aiment depuis toujours, éternellement.

II - LE PERE ET LE FILS

Si l'amour n'était leur commune respiration, comment comprendre leur intérêt à la création. Intérêt qui n'est ni intellectuel ni sentimental: mais ontologique. La création est l'acte visible (ad extra) de leur être amoureux. A la fois nécessaire comme l'épanchement normal de leur surabondance, et cependant gratuit comme est radicalement désintéressé l'amour de chaque personne de la Trinité pour les deux autres. Peut-on concevoir un Dieu-amour en qui l'être surabonde et qui se complaise dans une solitude splendide et stérile? Ce narcissisme monstrueux ne serait-il pas l'éclatement de toute véritable divinité?

Précisément, Roublev centre notre attention sur la coupe de l'offrande. Le Fils la regarde comme s'il y déchiffrait son horizon de conscience. Il est celui qui s'incarnera pour ramener la création à sa patrie trinitaire! Il est celui qui assumera l'homme et le mal du monde, dans une éternité hypostatique unissant en sa personne la nature humaine et la nature divine. Et cette kénose inscrite en sa mission sera totale ou bien perdrat signification. C'est de toute sa divinité qu'il épouse notre humanité, et de toute sa plénitude qu'il guérira notre vacuité.

Ne faut-il pas supposer que le mal du monde a atteint Dieu en plein cœur pour qu'après le don de l'être que fut la création, il offre encore en son Fils le par-don d'amour qu'est la rédemption? Et qu'il prenne forme d'homme ne signifie-t-il pas qu'il réplique au mal en son point le plus vulnérable - autrement, pourquoi ne pas s'incarner arbre ou n'importe quoi d'autre au-dessous du niveau d'homme? - là où la liberté pouvait faillir, frappant le monde en son centre et irradiant la cassure sur tous les ordres du créé.

Car c'est la liberté humaine qui est ici visée et non les déterminismes plus ou moins souples ou rigides de la création. Ces déterminismes auraient dû conduire à la liberté comme on habille la table pour la fête de l'Esprit. Ils auraient dû tirer leur force du sommet vers lequel ils devaient s'orienter, et c'est parce que ce sommet bascule qu'ils retombent sur eux-mêmes dans l'incohérence. Ce que nous appelons mal du monde, avec ses catastrophes cosmiques et les malheurs dont l'homme est victime, ne peut se disjoindre du mal de l'homme: c'est l'un des sens de l'Incarnation. Autrement, pourquoi entra-t-il "librement" dans sa passion, sinon pour répliquer à la syncope de la liberté humaine? Pourquoi, par son consentement, transforme-t-il en liberté les déterminismes conspirant à sa mort? La liberté est au centre du scandale du mal. Et la libre passion du Fils incarné nous en désigne le prix pour nous-mêmes aussi bien que pour lui. Car il nous apprend ainsi que lui-même est liberté, puisque pour rédimmer la liberté humaine en sa racine - en son enfer - il décide cette descente aux abîmes, n'hésitant pas à y aller de toute sa liberté.

Ah! ce n'est pas résignation que cette coupe signifie, mais nouvelle donation de soi de la part d'un Dieu atteint dans "ses entrailles de miséricorde" et qui ne peut consentir à l'échec de la création. S'il y a un néant relatif - mais y en a-t-il? - une néantisation aux lisières de l'être, l'être ne peut y consentir sans s'annuler lui-même. Et ce n'est point que la rédemption fut nécessaire: elle est aussi gratuite que la création, et c'est pourquoi elle exige une décision douloureuse. L'Incarnation du Fils pouvait faire partie des desseins éternels, mais le sacrifice du Fils: non pas. Il est une réaction au coup porté au cœur de la Trinité, comme ce coup porté au flanc du crucifié et d'où jaillirent l'eau et le sang. Il est une surprise -car toute liberté, même humaine, est surprenante- un "Ah!" qui, en retour, déclenche une cataracte de don nouveau, car Dieu est don ou il n'est pas. Incarnation et Rédemption sont instantanées, un même acte.

Jusqu'au second avènement du Christ, à la fin des temps, il y aura toujours cette tension au cœur de la Trinité. Jusqu'au jour où le Christ rédempteur, mission achevée, ramènera l'homme et la création avec lui dans la circulation trinitaire. "Là où je serai vous serez avec moi". Alors, alors, seulement, Dieu goûtera la paix de son essence comme le Père du prodigue célébra le retour du Fils. Alors s'étreindront à nouveau les personnes du Père et du Fils d'une étreinte totale scellée par l'enveloppement de l'Esprit.

III - L'ESPRIT

L'icône de Roublev nous apprend précisément que l'Esprit est flamme. Il est prêt à l'envol à travers l'histoire, lui qui présidera à la conception du Verbe Incarné dans la Vierge Marie. Pour le moment il interroge du regard le Fils qui, au seuil de sa mort, annoncera sa venue afin de continuer sa mission de Verbe Incarné, en constituant le corps mystique du Christ, et afin d'emplir l'Eglise de toute la force puisée dans la Trinité dont il est l'une des Personnes.

L'Esprit souffle où nous voulons quand nous nous disposons à le recevoir et c'est pourquoi "il souffle où il veut" car notre consentement est contemporain de son action. Là où le cœur s'ouvre, l'Esprit est cette ouverture. Refuser l'Esprit, c'est fouler la liberté qu'il est, et simultanément la nôtre. Car, aussi bien, son retrait est contemporain de notre fermeture.

Si l'Esprit vient à nous précéder, et en quelque manière à sembler forcer les issues, c'est qu'il voit plus loin que nous. Il ne violente pas nos libertés. Un jour notre consentement se sera porté au niveau du don imprévisible. Un jour, notre liberté en paiera le prix. Paul indûment gratifié sur le chemin de Damas, méritera par son œuvre sur le chemin du martyr cette irruption de l'Esprit. Avant lui, Marie, créature de grâce, méritera par sa compassion d'être née sans péché. Un être qui ne verse pas le contrepoids de la grâce, Dieu sait quelle autre créature, ou quelle goutte de sang de la passion du Christ, en aura d'avance ou plus tard, offert gratuitement la juste mesure.

Economie mystérieuse, sur deux colonnes, du mérite et de la grâce? Equilibre de la nature et de la surnature? Justice invisible? Pas du tout. Si la grâce ne pénètre que les fentes que nous lui ouvrons dans nos vies, elle n'en est pas moins prévenante, attendante, faisant pression de partout, drainant toute la force de la Trinité aux portes de chacun, infiniment plus abondante que l'espace que nous lui aménageons. Et la flamme sera plus haute que son combustible.

Si les Sacrements sont le mémorial vivant du Fils, l'Esprit prépare leur célébration et mûrit leur fécondité. Avec l'impétuosité du vent, il souffle dans l'Eglise, mais il souffle aussi en dehors de l'Eglise visible cherchant partout à se glisser dans les anfractuosités des consciences pour les pousser vers le seuil. Son ardeur oecuménique veut assurer l'avènement du Fils. Alors, dans l'univers brûlant d'unité, parce qu'enfin libéré des tâches qui le retiennent dans l'histoire, il déclarera sa présence au rendez-vous de la Parousie.

IV - IMMUTABILITE ET PASSION

Ces missions du Fils et de l'Esprit à travers le temps impliquent-elles quelque changement, ou distance, ou séparation, au sein de l'essence divine en son éternité? - Evidemment pas - est-il besoin de le dire? Supposer une distance c'est n'avoir pas compris que les êtres baignent en l'Etre comme le créé est immergé dans l'Incréé, et comme l'histoire ne cesse de se dérouler à fleur-d'éternité. Les manifestations de la gratuité ne modifient en rien la nappe invisible d'où elles jaillissent.

Et c'est pourquoi, le Père est en communion avec le Fils et l'Esprit, comme nous le montre Roublev. Dans le passage de la source créatrice à la création, et dans la traversée du temps, chacune des Personnes demeure dans l'extase qui la donne aux deux autres, sans que rien ne puisse rompre leur unité trinitaire et leur commune circulation d'amour.

Toute la difficulté pour nous consiste à nous rappeler que le temps et l'éternité ne

sont ni sur la même portée horizontale, ni parallèles l'une à l'autre. L'éternité n'est ni d'avant le temps, ni d'après. L'éternité ne double intérieurement la marche du temps que parce qu'étant de nulle part elle est partout présente. Son présent est une présence à toute durée parce qu'elle-même ne relève d'aucune durée: c'est la durée qui en relève. Pas plus qu'un centre ne dépend de sa circonférence alors que c'est la circonférence en tous ses points qui se réfère à son centre. Simple image, bien sûr, à laquelle s'associe une autre image : celui qui se tient au sommet de la montagne, accompagne de son regard, le parcours du promeneur dans les méandres de la vallée, parce qu'il le surplombe. Et la portée de son regard se dilate ou se rétrécit selon les déambulations du voyageur.

Mais il y a davantage. Dans leur mission, les Personnes de la Trinité demeurent unies au Père : "Le Père est en moi, et je suis dans le Père", dit Jésus à Philippe. Leurs confrontations avec les résistances et les convulsions de l'histoire - comme la passion du Verbe Incarné et nos refoulements de l'Esprit - provoquent une tension au sein des relations trinitaires. Dieu a éprouvé dans son cœur la passion de son Fils, comme il a éprouvé l'appel d'être provoqué par le Mal et qui a appelé l'Incarnation par le sacrifice du Verbe - mais le Père n'a cessé de surabonder pour combler les échecs subis par le Fils et par l'Esprit du fait de la liberté humaine. A toute tension des relations trinitaires, le Père a répondu par une surabondance de son être. Si bien que le drame du Fils et de l'Esprit demeure comme immergé dans la surabondance de l'essence divine.

Il en est qui s'étonnent : comment Dieu pourrait-il souffrir, et comment pourrait-il être atteint par le mal du pécheur? - Il faut retourner la question : Dieu peut-il se désintéresser de sa création? Peut-on imaginer un Dieu-Amour en qui ne se répercute- raient pas, infiniment, les syncopes de l'amour dans ses relations avec les créatures? Et comment serait-il indifférent aux missions de son Fils et de l'Esprit? Comment ne pas se réjouir de leurs réussites qui sont aussi les siennes, et n'éprouverait-il pas leurs échecs comme des appels d'être qui lui sont adressés?

Précisément, les relations inter-trinitaires enregistrent ces tensions - qui ne cessent qu'à la fin des temps, nous l'avons dit- mais le Père ne cesse, aussi bien, de combler le vide par la surabondance de son être : si bien que l'immutabilité de l'essence divine, en qui baignent les Trois Personnes, demeure en sa plénitude sans pli, égale à sa surabondance.

Je suis scandalisé de voir un théologien s'étonner, dans un livre récent, d'avoir pu enseigner l'incommunicabilité des Trois Personnes entre elles, alors que la Trinité aurait dû être, selon lui, le lieu de la parfaite communication. Chaque personne n'est-elle pas extatiquement tournée vers les deux autres sans rien garder pour elle? Ce lieu de la radicale pauvreté ne devait-il pas être celui de la totale transparence?

A-t-il donc oublié que la Trinité n'est pas un tableau de relations immobiles mais une dynamique de relations vivantes : "Je suis la Vie, le chemin et la vérité"? Si chaque personne est vie, pour se donner éternellement aux deux autres ne faut-il pas qu'elles se définissent corrélativement par leur fondement de paternité, de filiation et

de spiration? Et si la vie est leur commun caractère, ne faut-il pas que l'infinité de leurs personnes s'ouvre infiniment à l'infinité de leur essence commune? Comment donc auront-elles jamais fini de se dire l'une aux autres? Comment leur incommunicabilité réciproque ne déverserait-elle pas incessamment les trésors de leur singularité puisée en l'essence divine? Leur incommunicabilité ne s'origine pas dans leurs limites mais dans l'excédence inépuisable de leur être.

Et cette incommunicabilité n'ajoute et n'enlève rien à l'infinité de leur commune essence qui est perpétuel jaillissement de Vie -ou qui ne serait rien. Aussi est garantie l'immutabilité de l'essence divine en même temps que la passion des Personnes Trinitaires.

V - *L'ICONE ET NOUS*

Mais comment négliger le rôle réducteur que pourrait jouer, en nos esprits, la représentation de l'icône de Roublev? Non par sa faute, car il ne pouvait faire autrement, mais par la nôtre, si nous n'avons pas le courage d'aller plus loin que la simple représentation.

En effet Roublev a tout fait pour imaginer l'imaginable : le dynamisme des relations trinitaires. Ce mouvement qui, selon la ligne du regard, s'infléchit du Père à l'Esprit, et de l'Esprit au Fils, pour trouver son terme dans la coupe de l'agneau, prouve bien que ce n'est pas le mystère de la Rédemption que vise Roublev, mais celui de l'Incarnation.

Il a donc été amené à évoquer l'apparence du Père et de l'Esprit selon l'apparence du Fils qui a pris chair. Mais cette figuration du Père et de l'Esprit, imposée par l'art de l'icône, peut nourrir notre contemplation comme elle pourrait la paralyser. Anthropomorphiser la Trinité c'est en méconnaître le dynamisme relationnel, atténuer la singularité de la personne du Fils en sa mission, et à un niveau plus bas, philosophique celui-là, alourdir la notion de personne humaine jusqu'à l'entraver. Autant de dangers qui ne sont pas propres à l'icône dans sa participation à sa référence surnaturelle, mais qui menacent notre propre relation à cette référence à travers la médiation de l'icône. Voilà qui peut alarmer notre vigilance et l'appeler à plus d'attention.

a) La relation

En effet, le dynamisme de la Vie Uni-trinitaire est constitué par l'ensemble des relations entre les Personnes de la Trinité comme autant de foyers se donnant l'un à l'autre dans l'unité de l'essence divine. Chaque personne a son fondement (paternité, filiation, procession) en l'indivisible et parfaite simplicité de cette essence, mais sa vie propre est constituée par son extase et son dépouillement en faveur des deux autres. Ce dynamisme sur fond d'immutabilité est effectivement suggéré par la vision contemplative de Roublev, mais il pourrait nous échapper. Car il ne s'agit pas seulement de l'être mais de l'Etre-relationnel. Les relations prennent appui sur la singularité des Personnes tout en engageant chaque fois la plénitude simple de

l'essence -comme trois phares s'échangeraient mutuellement la totalité de leur énergie lumineuse. La Trinité est vie de relation et non tableau statique. Essayer d'entrer en Trinité n'est point affaire d'intelligence seulement, mais de relations où la vie humaine est emportée dans le dynamisme relationnel de la Vie trinitaire. C'est donc l'être relationnel de l'homme qui se trouve comme engagé dans l'Etre-relationnel de la Trinité. Et c'est pourquoi tous nos concepts et nos mots en viennent à craquer, happés qu'ils sont par la Transcendance au-delà de la différence ontologique, comme un feu s'empare de la paille pour la transformer en incandescence. Eh bien, les relations, telles que nous les imaginons ici-bas, sont portées à l'incandescence par le feu ardent de la Vie trinitaire.

b) L'Incarnation

De même façon, l'icône pourrait faire écran à notre compréhension du Verbe Incarné et de sa mission. A l'imaginer sous forme humaine on est porté à voiler son mystère qui est celui de l'union hypostatique de deux natures en une seule personne. Mais la lumière nous vient de la Trinité elle-même et de l'altruisme qu'elle est. Que l'Incarnation vise la rédemption appelée par l'expérience du mal ou qu'elle ait pour but d'offrir à notre considération l'homme paradigmatique, l'homme divinisé, elle ne peut se comprendre que dans l'ouverture mutuelle des deux natures et non leur juxtaposition. C'est du dedans que se soudent les deux natures en s'offrant l'une à l'autre dans une extase échangée, "analogue" à celle des personnes au sein de la circulation trinitaire.

Que la création soit l'œuvre de Dieu ouvrait déjà l'éventualité d'une prise de chair par Dieu. Et cela provoque que les relations inter-trinitaires pouvaient ouvrir l'issue à la relation avec le monde. Car c'est de relation qu'il s'agit.

Mais pour qu'une personne de la Trinité s'incarne humainement, encore fallait-il qu'elle trouvât un homme apte à la recevoir, un homme "capable" de Dieu. Un homme choisi au hasard pouvait-il avoir cette capacité? Il fallait donc qu'il soit suscité par la Divinité elle-même au sein d'une femme assez transparente pour que la relation prenne chair en ses entrailles. Elle-même suscitée par Dieu, mais moyennant son consentement, allait devenir le lieu de cette union des deux natures en une seule personne, il fallait un terroir humain pour que Dieu habitât parmi nous. Marie est ce terroir.

Ce serait n'avoir rien compris au mystère, et l'épaissir inutilement, que de s'imaginer une "juxtaposition" de deux natures déjà accomplies, ou une union postérieure à ces deux natures. Mais s'il s'agit d'une relation par le dedans - en quoi consiste l'union hypostatique - contemporaine aux deux termes en relation : les deux natures - alors, rien n'empêche que les deux termes croissent simultanément au creuset d'une même personne qui, elle-même, comme au sein de la Trinité, est éminemment relationnelle. La nature divine a assumé la nature humaine en J.C. -l'initiative d'une descente entraînée par le poids de l'amour pouvant être prise par Dieu, alors que l'initiative d'une montée dépasse les possibilités humaines même à l'appel de

l'amour- chaque nature s'ouvrant à l'autre par le dedans- sans juxtaposition- respirant toutes deux d'un même souffle personnel. Plus le Christ est pleinement humain, étreignant en lui l'universel humain, et plus il est divin. Corrélativement, seul Dieu pouvait ouvrir l'homme aux dimensions de l'universel.

Mais le point qui nous intéresse en l'union des deux natures est celui de la relation. S'il vient à se voiler à nos yeux derrière sa représentation iconographique, nous y égarons et le propre secret de la personne en J.C. et celui de l'homme que nous sommes. Et voilà le troisième écran contre lequel pouvait buter notre intelligence dans sa contemplation de l'icône de Roublev.

c) La personne humaine

On sait que la notion de "personne" n'est venue à la philosophie qu'à partir des discussions théologiques sur la Trinité et l'Union hypostatique. Auparavant, "persona" désignait le masque du tragique qui avait pour fonction de porter au loin la voix de l'acteur. "Per-sona-re". Après avoir indiqué la participation de l'acteur, puis l'acteur lui-même, elle a été adoptée par le droit romain pour caractériser le citoyen libre. Il semble que le fil conducteur à travers ces variations soit le fait que l'homme est un foyer de relations, avec son auditoire ou sa cité.

Lorsqu'au 3ème siècle, les Pères tentèrent de définir la relation des Personnes au sein de la Trinité, la personne prit sa stature théologique, et avec elle la notion de relation a atteint son zénith . Par la suite le "Je" de Descartes; le "sens intime" de Maine de Biran, la conscience morale de Kant, la conscience transcendante des phénoménologues, le "sujet" des modernes ... en sont des transpositions dans des contextes différents qui en altèrent évidemment le contenu. Ne pourrait-on montrer, tout de même, que l'élément commun à travers cette disparité est celui de la relation? Ce n'est pas notre but, mais la tentative en vaudrait la peine.

Ce qui m'intéresse c'est que la personne - au sens du personnalisme (qui est l'inverse de l'individualisme) - est un centre d'accueil et de don, un carrefour d'échanges avec l'autre (autrui ou le monde), en bref: un foyer de relations. Or ce foyer, pour fonder cet ensemble de relations, doit être transcendant, c'est-à-dire d'un autre ordre que celui de l'espace et du temps. En effet, ce qui importe dans l'expérience de la conscience réfléchie, c'est le rapport de mes "moi" et de mon "je" témoignant de leur diversité. Ce rapport est méta-spatial, inexplicable par les lois de l'espace. Et de même, dans l'expérience du souvenir, distinct de la mémoire, ce qui importe c'est le rapport établi entre mon passé et mon présent, me permettant de me reconnaître à travers le changement. Ce rapport est méta-temporel, inexplicable par les lois de la succession temporelle.

Aussi bien, si l'expérience de l'intelligence consiste à unifier le multiple, c'est l'aperception de ces rapports non visibles qui importe. La science, l'art, les visions religieuses témoignent de cette exigence métaphysique de méta-multiple tramant la culture et la civilisation, inexplicable par la multiplicité dispersée du monde.

Enfin, il existe des expériences du lien social différentes de la simple coagulation

de la masse, comme celle de l'amitié, de l'amour et du partage communautaire. Si elles sont possibles, c'est que leur fondement est un rapport métaphysique qui l'emporte sur la diversité des corps, des caractères et des intérêts particuliers. Là encore, l'expérience nous livre une relation de méta-diversité qui est métaphysique, comme les trois autres relations déjà dégagées.

Je ne les désigne comme "méta" (méta-temporelle ... etc) que pour les saisir existentiellement du côté des phénomènes et comme dépassement des phénomènes : mais elles visent toutes un même foyer de transcendance. Et il n'est pas arbitraire de parler d'un "même" foyer, puisque dans tous les cas on retrouve une victoire de l'un sur le multiple, une dynamique d'unification. Cela permet une définition de l'homme comme "foyer d'unification", fonction subsistante de relations unificatrices, dynamisme d'accueil et de don : en quoi consiste précisément la personne. L'unification est sa physionomie manifeste, la fonction de relation est son âme métaphysique, évidemment inséparables l'une de l'autre. Prendre un être humain dans ses bras c'est étreindre d'un même enlacement son épaisseur charnelle et sa densité métaphysique.

N'est-ce pas d'ailleurs parce que cette transcendance métaphysique de la personne surplombe ses conditionnements physiques, psychiques et sociaux qu'elle fonde en nous d'autres expériences comme celles de la liberté, du langage et du travail? Partout, expériences incompréhensibles si elles ne résultent d'une excédence d'être, d'une surabondance d'unification.

En effet, la liberté n'est pas un indéterminisme majeur, ni un contre-déterminisme : mais un sur-déterminisme qui sur-monte les déterminismes et les apprivoise grâce à un surcroît d'être jailli de la personne. Le langage n'invente ses instruments qu'à cause d'une surabondance de richesse psychique qui cherche à se communiquer, et le travail ne mérite son nom que s'il est une transformation de la nature par le moyen d'un projet ou d'une nouvelle forme émanée de l'excédence humaine, si bien qu'il humanise le monde en même temps qu'il accomplit la personne.

En somme, culture et civilisation ne sont que le chantier où se montre à l'œuvre cette fonction de relation qu'est la personne, si bien qu'une crise de culture ou de civilisation dénonce aussitôt quelque détérioration secrète de cette fonction. La crise actuelle résulte à l'évidence d'une excroissance de la relation dans le secteur étroit de l'intelligence technicienne et des pouvoirs dont elle se vante -justement d'ailleurs- mais en même temps d'un infantilisme de la relation sociale dans son ouverture à l'universel, et cela, également, dans les secteurs de l'intelligence autres que celui de la connaissance scientifique. La transcendance de la personne tend alors à se laisser résorber dans la traction inéquilibrée de ses relations. La disfonction d'une civilisation menacée de mort nous renvoie l'image de la disfonction interne du jeu des relations qui définissent la personne. Le vrai drame est métaphysique.

Nous avons insisté sur cette dramatisation des relations, non par concession à l'actualité, mais pour rappeler, précisément, que c'est le faisceau des relations métaphysiques qui est constitutif de la transcendance de la personne. A ne pas le comprendre on se condamne, par voie de conséquence, à balbutier devant l'expérience de

la mort et de la survie. Balbutier de frayeur ou en prendre son parti. Si la personne ne transcende pas son conditionnement psychique et biologique, si elle n'est pas cette fonction relationnelle qui fermente comme un levain dans le corps mais en le dépassant, la mort serait ce point final qui nous attend inéluctablement ou qui s'abat sur nous par accident, mettant un terme à une vie réduite à ce qu'elle fut. On peut s'en plaindre, ou se révolter, ou se résigner. Mais pourquoi ignorer que la personne qui vit, simultanément sur-vit, que sa fonction unificatrice accueille en elle tous les rapports établis avec le monde pour autant qu'ils furent vécus à niveau de personne et que, si elle abandonne ses repères dans l'espace et le temps, elle en garde l'impact dans sa qualité d'être, dans son intensité de présence. Ce n'est pas l'objet familier, ni cette tendresse chérie qui demeurent, mais l'acte de ma personne dont ils furent l'occasion, mais la tension relationnelle dont ils provoquèrent en moi l'éclosion. Ma vie, dans ce que fut le devenir de ma personne, s'est enroulée en moi alors que le temps la déroulait, et traversant le tunnel de la mort elle se rend enfin présente dans la transcendance qu'elle n'avait cessé d'être.

C'est ce dynamisme relationnel - ma personne, mon "je"- qui triomphe une fois pour toutes de la mort définitive après avoir survécu à la mort de tous les jours. Il n'y a pas de paysages à mettre dans notre survie, il n'y a pas à peupler notre immortalité de visages aimés : ce qui reste est bien plus profond et intime. Il y a une intensité d'être relationnel, il y a une qualité de présence burinée par ce qui fut amoureuxment vécu, il y a une personne qui, parce que libérée de tous les liens, s'établit enfin dans sa transcendance. Elle est alors apte à répondre aux appels venus de tout espace et de tout temps, et peut-être de façon plus privilégiée aux appels de ceux dont elle reconnaît en elle les échos parce qu'ils furent l'occasion de sa noblesse, sans exclusion pour autant tous les autres appels. Les morts sont d'autant plus disponibles et proches qu'ils se sont absentés de notre présence. Il faut nous accoutumer à dépouiller leur immortalité, aussi bien que la nôtre, de son poids de chair, et pour cela, poser déjà sur les vivants que nous sommes des regards venus d'ailleurs. Qui ne s'habitue pas à ce dépouillement se rend incapable de pressentir ce que pourraient être les corps de gloire - que nous donne le Christ ressuscité - à partir de la richesse d'être relationnel que nos vies auront mis à sa disposition.

VI - L'AXE RELATIONNEL

Rien de tout cela ne serait vrai si cette fonction de relation qu'est la personne humaine, jamais achevée, toujours en train de se faire, ne se fondait elle-même sur cette relation de relations qu'est la Personne de Jésus-Christ en son union hypostatique. La transcendance humaine, cette ardeur de la transcendance en nous, ne saurait trouver sa raison suffisante en moins qu'elle-même : ce serait contradictoire. Une transcendance ne peut se fonder sur une immanence puisqu'elle est prise d'un dynamisme de dépassement. Dépasser c'est d'abord rejoindre, puis pousser plus outre. Notre transcendance est ce mouvement identique à notre corps mobile mais qui l'entraîne vers

des activités que le corps est insuffisant à expliquer. Elle ne peut, non plus, subsister par elle-même, sans se figer et se nier comme mouvement de transcendance. Il faut donc qu'elle s'origine plus haut ou plus profond qu'elle-même. L'homme - Dieu, le Verbe incarné est précisément l'intermédiaire qui, par son incarnation, analogue à la nôtre, la rattache à la Trinité en qui elle trouve le principe de son mouvement et de sa vie.

On comprend alors le rôle, le rôle unique que joue le corps mystique de Jésus-Christ en son Eglise. Nourri par l'Esprit- "Recevez l'Esprit-Saint" - le disciple que nous sommes épouse le souffle extatique de celui-ci, et par lui, s'intègre au corps mystique de la personne du Fils. Il n'y perdra pas sa singularité personnelle. Au contraire, celle-ci s'embrasera au feu de la Personne . Le dépouillement dont nous parlions ne se ramenait pas à une désincarnation mais à une transfiguration de notre incarnation, car ce dépouillement était lui-même une activité de notre être-relationnel ne cessant de s'accroître. Un vulgaire anthropomorphisme imaginait le corps mystique comme un organisme unique à milliards de têtes. Alors que le corps mystique total sera personnalisé et que les membres du Christ que nous serons - comme le promet St Paul - seront eux-mêmes des personnes, c'est-à-dire des relations tendues vers le Christ qui en sera la tête et le principe, lui-même relation de relations. Plus nous nous effacerons dans le corps mystique de Jésus-Christ, plus la personne en nous prendra consistance et relief.

C'est alors que par lui nous serons entraînés dans la circulation trinitaire. Notre cœur, le cœur de nos corps de gloire, battra au rythme de la Trinité, car elle-même est vie-relationnelle, éternellement alimentée par le don infini de chaque Personne dans l'unité de l'essence divine. Et voici pourquoi, sans doute, la croissance de nos personnes ne s'achèvera, jamais, et notre joie sera toujours nouvelle de s'être enracinée dans la convivialité de l'Infini. Dans les saisons de nos vies sur terre il n'y a pas d'autre tropisme que celui de la Trinité.